

Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

Livre 4 : De la Mauritanie au Mali Partie 1 sur 2

Nouakchott mercredi 8 décembre 1999 :

Nouakchott nous accueille à la fin du premier mois de cette fantastique excursion. Certains de mes compagnons rencontrés sur le convoi sont présents à l'auberge devant laquelle j'ai garé mes véhicules pour la nuit. Surpris de nous voir arriver, ne croyant pas que je réussirais, ils sont ravis et me disent que le plus dur est fait et que plus rien ne devrait nous arrêter.

Un petit groupe, que je ne connais pas, mais qui a entendu parler de l'accident, m'informe que le chauffeur de la Mercedes est en route pour Nouakchott et qu'il me cherche encore. Facilement reconnaissable, sa voiture est tractée par un 4x4. J'ignore beaucoup de choses de ce pays, mais je sais que les hommes y sont fiers, déterminés et qu'ils feront tout pour récupérer leur capital avant ma sortie du pays.



En observant Nadrêva, les autochtones m'interrogent. Heureux qu'ils s'intéressent autant à mon attelage, je réponds courtoisement à leurs nombreuses questions. Le bruit et la saleté de la ville me font regretter notre nuit précédente, le désert et les gens qui l'habitent, la nuit étoilée, le feu de bois et le jeu de mes chiens.

Jeudi 9 décembre 1999 :

Pressé de quitter Nouakchott, j'obtiens rapidement mon visa auprès du consulat du Mali. Réparée sommairement pendant près de cinq heures par le menuisier et le tôlier, ma caravane peut poursuivre sa route vers Bamako.

Renseignements pris, certains me conseillent de passer par Dakar et de prendre le train qui mène à Bamako. Fort de mon expérience précédente et ayant appris que ce train, comme celui de Mauritanie, déraile régulièrement, je rejette d'emblée cette solution et j'opte pour un passage par la route qui relie Nouakchott à Néma pour franchir la frontière à Nara, un long périple de plus de mille six cent kilomètres qui devrait nous éloigner de la route que tout le monde emprunte et sur laquelle mes poursuivants ont sûrement des amis.



Un vieil homme du désert m'assure que la route est en parfait état et que la piste ne comporte pas de difficultés majeures. La première partie de la route confirme ses dires : bien asphaltée, il est aisé d'y rouler et j'apprécie la splendeur des magnifiques dunes aux tonalités ocres et blanches qui bordent la chaussée et se perdent à l'horizon.

Vendredi 10 décembre 1999 :

Réveillés dès le lever du soleil par un groupe de dromadaires qui flâne près de ma caravane, les Baby's commencent à gigoter.

Depuis mon entrée en Mauritanie, en guise de whisky je bois du lait de chamelle et l'eau remplace le vin de mes dîners. L'alcool ne me manque pas et à mon réveil j'ai l'esprit clair.



Je pense au vieil homme qui m'a affirmé que la route était excellente jusqu'à Ayoûn or le commerçant du petit village m'apprend qu'après Boutilmit où nous bivouaquons, la route est totalement défoncée et ce jusqu'à Kiffa (distante de trois cent quarante-quatre kilomètres).

Secoué et brimbalé dans tous les sens, au bout des cent premiers kilomètres et dix heures de conduite, épuisé par cette route déchiquetée, bordée de déviations et de pistes où subsistent plus d'ornières que sur les champs qui les bordent, je m'arrête pour la nuit.

Samedi 11 décembre 1999 :

J'en ai plus qu'assez du sable et de la poussière, des passages où je crains que ma caravane ne se renverse, de me tromper de pistes et de me retrouver au milieu des épineux ou sur des chemins de savane. Sûr que jamais une caravane n'est passée par ces endroits, j'ignore où s'achèvera notre voyage.

Sur ce parcours à nouveau cauchemardesque, j'appréhende à tout moment que les suspensions ne cèdent ou que les pneus éclatent. Traverser la Mauritanie et le Sahara avec une vieille caravane et non préparée est une pure folie ! Elle franchit pourtant des obstacles qui me semblent impossibles à traverser avec une voiture normale (voir même avec certains 4x4 que je voyais précédemment sur les Champs-Élysées.)

Je ne comprends pas pourquoi la carte Michelin représente cette route comme une liaison Bordeaux-Toulouse. Je négocie mon parcours avec le diable et je pense à ce que mon ami m'a dit avant mon départ. Qu'ai-je donc à me prouver ? Que je ne suis pas un homme fini ? Que j'ai encore la force physique d'affronter ce genre de défi ?



Puis, trop fatigué pour raisonner davantage, les jambes tremblantes de fatigue, un petit hameau nous accueille pour la nuit. Exténué, je goûte à peine le reste d'excellent tajine de chameau préparé hier soir par le nouveau membre de cette expédition qui attendait devant son ambassade qu'un fada veuille bien le ramener à Bamako (qu'il a quitté six ans auparavant.) Bien que réticent, j'étais seul et souhaitais le rester. Je me suis pourtant laissé convaincre par ce gaillard de 29 ans à l'aspect sympathique. Ce que je ne regrette pas, Kaly s'est rapidement avéré un excellent compagnon de voyage.

Le village ne disposant d'aucun commerce, pour la première fois, le pain manque. Un vent puissant transforme le désert environnant en un brouillard de poussière et, comme surgie de nulle part, une villageoise vient nous offrir le thé traditionnel. Elle nous autorise aussi le remplissage de nos bidons d'eau au puits voisin.



Je me demande comment ces braves gens font pour vivre dans des lieux aussi isolés. J'ignorais, qu'à la fin de ce vingtième siècle, il pouvait subsister de telles routes et une telle misère. Radio France Internationale annonce que des rebelles Ougandais ont tué plusieurs personnes en RDC...

Les femmes s'intéressent de nouveau à Nadrêva, elles rêvent toutes d'avoir une maison identique. La réaction de ces femmes me fait plaisir, je suis un privilégié et, contrairement à elles, j'ai choisi d'en baver.

Mardi 14 décembre 1999 :

Depuis trois jours la route est en tout point identique et toute aussi fracassée. Les cent quarante kilomètres parcourus aujourd'hui étaient tout aussi exécrables. Ce soir, les villageois nous regardent comme des extra-terrestres. Les Baby's continuent à faire fureur, en les observant, quatre villageois qui jouent à la belote près de ma caravane, s'étonnent, rient, s'enthousiasment.



Aussi dur que les pistes pratiquées, le coq acheté à un paysan est pourtant le bienvenu. Ne m'étant pas lavé depuis trois jours (et pas davantage rasé depuis plus longtemps encore), je n'ai qu'une hâte: trouver un cours d'eau où je pourrais me baigner.

Jeudi 16 décembre 1999 :

Obstacles après obstacles, ornières après ornières, nous avons franchi les trois cent quarante-quatre kilomètres en cinq jours et en cinquante heures de conduite à la moyenne « vertigineuse » de six kilomètres huit cent à l'heure.

Hier, on a enfin atteint Kiffa et une route bien goudronnée sur laquelle nous avons pu rouler à une vitesse normale. Et aujourd'hui, il m'a fallu à nouveau dix heures pour parcourir le dernier tronçon de cent soixante kilomètres qui nous séparait encore du Mali. Une piste sur laquelle nous avons traversé des gués aux creux vertigineux, où les fils et prises électriques qui relient Nadrêva à mon 4x4 ont été arrachés et où Charly s'est ensablé.



Douze jours se sont écoulés depuis notre entrée Mauritanie et les gens rencontrés sur le convoi ne sont plus que des fantômes.

Le premier poste de gendarmerie malien est à l'origine d'une nouvelle mésaventure. Alors que deux gendarmes me font comprendre par signe que je peux franchir le barrage, quelques mètres plus loin, deux autres, surgis promptement d'une cabane, m'accusent de l'avoir traversé illicitement. Accusé de tous les torts, je dois présenter mes papiers. Seule l'assurance manque et personne ne vend l'obligatoire assurance civile depuis la frontière. Considérant cette faute comme un « grave délit », l'un des gendarmes m'inflige une amende de 18 000 francs CFA. Dans l'incapacité de payer, (il n'y a pas davantage de banque où je peux échanger mes traveller's chèques), le brigadier confisque mes papiers et m'assure que mes véhicules resteront là où ils sont tant que cette contravention ne sera pas acquittée.

Coincé, excédé d'être pris pour un con, je râle, ce qui n'arrange rien. Kaly me conseille de me calmer. Nous sommes en Afrique et s'exciter contre les autorités ne règle rien. Je cherche plusieurs solutions possibles et des gens prêts à échanger mes traveller's. Personne n'en veut, seules les devises sont acceptées. Une grosse dame me demande si j'ai quelque chose à vendre... Je l'envoie bouler ! Je ne suis pas prêt à sacrifier quoi que ce soit pour payer une amende que je considère injuste.

L'un des gendarmes nous offre le thé traditionnel et refuse les derniers six milles francs CFA que possède Kaly après avoir vendu son poste de radio afin de faire le plein de gazoil à l'entrée du pays. Nous sommes dans un imbroglio inextricable. Un autre gendarme me demande si nous avons eu des problèmes sur la route. Je lui réponds qu'en dehors des routes effroyables que nous avons parcourues et l'état de ma caravane gravement endommagée, tout va bien.

« Vous avez eu beaucoup de chance. La route que vous avez empruntée est très dangereuse. Les Touaregs y commettent de nombreux délits. Il y a moins de trois mois, ils ont attaqué un groupe de touristes allemands, leurs véhicules et leurs chargements, les appareils photos et l'argent ou les bijoux qu'ils portaient sur eux ont été dérobés. Vous avez eus beaucoup de chance, une caravane et un 4x4 comme les vôtres les intéressent forcément. Ces hommes n'ignorent rien de ce qui se passe dans le désert, ils savent même où se trouve un chameau perdu, ils vous ont forcément vus...— Puis devant mon regard ahuri, il ajoute- Lors du dernier passage du "Dakar" dans la région, neuf véhicules ont été volés. Je ne comprends pas que, passant

seul, il ne vous soit rien arrivé. C'est à ne plus rien y comprendre, vous avez eu beaucoup de chance. Abdalilah. »

Comprenant ce à quoi nous avons échappé, je me dis que l'esprit Francisco est bien du voyage et je remercie le ciel de ses bontés. Tout ceci me calme et j'essaye de trouver une solution avec leur Chef de Brigade qui vient de nous rejoindre. Bien qu'il me semble parfaitement au courant de la situation, il écoute attentivement mes explications, mon absence d'argent et ma « méprise ». L'officier règle ce litige et, une bonne demi-heure plus tard, après que quelques magazines aient changé de main, muni d'une lettre du chef de brigade incitant ses prochains collègues à nous faciliter le voyage, nous pouvons poursuivre notre route. L'arrêt a duré plus de deux heures et me voici enrichi d'une nouvelle expérience africaine.



Le premier village malien rencontré après la frontière nous accueille pour la nuit. Seule la mosquée bénéficie de l'électricité produite par une grosse batterie automobile. Le Muezzin hurle la prière du soir dans son micro. Les habitants du cru doivent l'entendre à des kilomètres !

Les villageois parlent entre eux et nous observent. Je respecte ces gens pour qui Dieu doit subvenir à tous leurs besoins. Une vieille femme nous apporte du lait et Kaly m'explique les différents actes de la prière musulmane. A chacune de mes questions, il se lance dans des palabres qui n'en finissent plus. Il vante les mérites de son pays, m'assure que, plus loin, les routes sont meilleures, que les fruits sont succulents et abondants, que sa ville est magnifique et qu'il y fait bon vivre...

La prière des villageois est reprise par le micro duquel s'échappe un brouhaha incompréhensible. Plus respectueux et tout aussi curieux que leurs voisins mauritaniens, les villageois maliens restent à distance et ne s'agglutinent pas autour de ma caravane ou des Baby's qui, comme à chaque halte, continuent à séduire la population et les animaux du village. Passées les premières minutes après les émotions occasionnées par les longues heures de route, ils se dirigent vers leurs congénères ou vers des troupeaux de bovins.

Eclairé par de minuscules feux de bois, l'intérieur de maisons en pisé se détache dans la nuit. Le

dénuement et la simplicité y règnent en maîtres. Les autres cases se contentent de la lumière du vif croissant de lune et des millions d'étoiles qui scintillent dans le ciel.